

## Nicolas Sarkozy, un président pour temps de crise?

*di Thomas Ferenczi*

Nul ne peut dire avec certitude qu'un autre que Nicolas Sarkozy, placé par les hasards du calendrier à la tête de l'Union européenne, aurait obtenu des résultats différents face aux deux graves crises que l'Europe a dû affronter, la guerre russo-géorgienne d'abord, la débâcle financière ensuite. Si ces événements étaient survenus quelques mois plus tôt, c'est le premier ministre slovène qui aurait porté la lourde charge de la présidence. S'ils s'étaient produits quelques mois plus tard, la responsabilité aurait incombé au premier ministre tchèque.

Les dirigeants de ces deux petits pays - 2 millions d'habitants pour l'un, 10 millions pour l'autre - auraient-ils été capables de mener à bien les difficiles négociations requises par les deux crises ? Il n'y a pas de raison d'en douter. Les petits Etats, lorsqu'ils s'expriment au nom de l'Europe, pèsent a priori du même poids que les grands dans les relations internationales. " On ne comprend rien à la construction européenne si on ne tient pas compte du rôle joué par chaque pays, du plus petit jusqu'au plus grand ", rappelle Jacques Delors dans ses Mémoires (Plon, 2004).

" L'Europe peut-elle fonctionner sans leader ? " Non, répond l'eurodéputé Alain Lamassoure (Notre Europe, sous la direction de Michel Rocard et Nicole Gnesotto, Robert Laffont, 394 p., 20,90 euros). Dans une Europe politique, le pouvoir " ne peut plus être exercé collectivement ". Il est nécessaire qu'une personnalité l'incarne. Ce sera le président stable du Conseil si le traité de Lisbonne entre en vigueur. En attendant, c'est la présidence tournante. M. Lamassoure a raison : il faut une autorité à la tête de l'Union. Mais rien n'impose que ce " chef d'orchestre " vienne d'un grand Etat. La qualité du négociateur n'est pas liée à la taille de son pays.

Reste que le style de Nicolas Sarkozy, parfois décrié, a plutôt joué en sa faveur. " En période de crise, l'hyperactivité devient de l'énergie, l'arrogance de la ténacité, l'imprévisibilité du pragmatisme", explique un diplomate allemand cité par Katrin Bennhold dans l'International Herald Tribune du 16 octobre. Dans le même article, l'ancien ministre britannique Denis MacShane affirme que M. Sarkozy est " un leader pour temps de crise " qui agit " sous adrénaline ", aime convaincre et décider.

Face aux deux crises, le président français a dû faire preuve de réactivité et d'obstination pour prendre la mesure des événements, organiser la riposte, surmonter les premiers échecs et rassembler les Vingt-Sept sur une position commune. Le succès est loin d'être assuré, mais il faut reconnaître que l'Europe, malgré ses dissensions, a su réagir vite et parler d'une seule voix.

Bien sûr, les manières du président français ne plaisent pas à tous ses interlocuteurs. Certains lui reprochent ses emportements, ses changements de cap, sa désinvolture à l'égard des règles européennes. Ses relations avec Angela Merkel ne se sont pas améliorées. Si l'Europe a réussi à afficher son unité, le couple franco-allemand s'est, une fois de plus, déchiré.

M. Sarkozy n'est pas au bout de ses peines. Une troisième crise européenne se profile. Elle a pour objet la lutte contre le réchauffement climatique. Le projet, présenté par la Commission et défendu par la présidence française, est ambitieux. Il demande aux Etats des efforts importants. Plusieurs d'entre eux s'inquiètent de ses effets sur la croissance et prennent prétexte de la crise financière pour

s'y opposer. Le président français aura besoin de toute son habileté et de toute sa détermination pour obtenir des Européens qu'ils ne renoncent pas à leur ambition.